

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.
ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 15 février 1889.
N° 5
BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.
LA PUBLICATION SERA COMPLÈTE EN 40 NUMÉROS.
Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur



LA PORTE PRINCIPALE ET LE DÔME CENTRAL EN CONSTRUCTION.
(D'après la photographie de M. Giard).

DANS LES NUAGES

Il ne s'agit point de politique : ce n'est pas le récit d'un congrès électoral avec les discussions infinies qui ouvrent de si singulière façon cette année mystérieuse née dans un berceau de brumes ; il est ici question tout simplement de la Tour Eiffel et des centaines d'ouvriers qui, toujours plus haut, par le froid et par la pluie, travaillent, infatigables, dans cette immense Babel au pied de laquelle bourdonne déjà la confusion des langues.

La journée commence à six heures.

A ce moment, dans les chantiers encore endormis, tout est blanc : les sillons boueux, creusés la veille par les charrois, sont devenus aussi durs que les masses de fer qui dorment sur les rails, décolorées par le givre ; et, dans la clarté encore indécise, la Tour a les teintes inattendues d'une gigantesque toile d'araignée dont les fils d'argent s'enchevêtrent partout, sur un fond de brouillard. Le thermomètre est à 4 degrés au-dessous de zéro.

Les ouvriers arrivent peu à peu, glacés par le froid ; le visage à demi caché par la casquette de loutre aux bords rabattus sur les oreilles, le corps enveloppé dans d'épais tricots, les mains enfouies dans les poches, l'échine courbée pour laisser moins de prise au vent. Ils montent ainsi, lents, silencieux, inconscients, comme si le sommeil de leur nuit se prolongeait dans un rêve.

C'est ainsi qu'ils gravissent chaque matin les neuf cent soixante marches qui les séparent de la seconde plate-forme : leurs gros souliers cloutés de fer grincent contre le fer des escaliers, tandis que sous leurs pieds indifférents le Champ de Mars, cette ruche énorme avec ses parterres, ses galeries et ses toitures, semble avoir été, dans la nuit, saupoudré de sucre par une main gigantesque, inconnue.

Il faut un quart d'heure pour cette première ascension.

Nous sommes, alors, à cent quinze mètres. Le thermomètre marque 6 degrés au-dessous de zéro.

Ici commence la répartition très nette du travail.

Une cinquantaine d'ouvriers s'arrêtent définitivement à ce second étage pour son achèvement. Au premier étage, on construit le pavillon franco-américain, l'un des quatre restaurants placés dans la Tour, restaurants assez vastes pour contenir chacun deux cent cinquante petites tables de deux convives ; et l'on termine la splendide galerie du pourtour dont les panneaux dorés et les vitraux de

couleur feront l'admiration de tous. Sur la seconde plate-forme quelques ouvriers règlent la marche des machines et la manœuvre des treuils qui élèvent les pièces de trois ou quatre mille tonnes ; les autres poussent sur les rails les wagonnets chargés de bois ou de fers et les conduisent jusqu'au pied des piliers où les grues mobiles des étages supérieurs vont enlever tout cela comme un fétu de paille.

Sur cette même plate-forme est installée depuis deux semaines la fameuse cantine offerte aux hommes, une pièce longue et basse, où deux poêles brûlent continuellement, et dans laquelle les repas sont servis avec des rabais considérables ; le directeur des travaux a voulu, en effet, que le restaurateur n'exigeât des ouvriers qu'un prix inférieur de moitié au prix des marchands de vin du voisinage, et sous cette condition absolue M. Eiffel a fourni le combustible et donné à l'entrepreneur des cuisines une somme de 60 centimes par déjeuner. L'ouvrier n'a donc à déboursier qu'une somme insignifiante pour les repas de midi, et il ne perd plus ni son temps ni ses forces dans des ascensions répétées.

Il y a là un réel progrès.

Dans cette usine mouvementée, située à cent quinze mètres au-dessus du sol, usine encombrée de machines à vapeur et de treuils en mouvement, le travailleur n'est pas très exposé au froid, et la marche du thermomètre lui importe peu. Celui qu'il faut plaindre continue son ascension bien au delà : toujours lent et silencieux, celui-là va se percher avec deux ou trois de ses compagnons dans les mailles de cette volière immense, se coucher à deux cent vingt mètres sur le tissu transparent, et ajouter aux tiges de fer d'autres tiges de fer, là-haut, toujours plus haut. Celui-là est exposé à tous les vents, à toutes les pluies, à tous les froids. Il a pendant la matinée jusqu'à 8 degrés au-dessous de zéro.

Mais il est à peine vingt camarades comme lui. Ce sont quelques ouvriers d'élite, habitués à ces fatigues, les fidèles de l'usine Eiffel, ceux qui, en plein hiver, ont déjà construit le fameux viaduc de Garabit, dans le Cantal, et qui ont supporté bien d'autres épreuves au-dessus des gouffres de la Truyère, où le froid dépassait souvent 15 degrés.

D'ailleurs, à côté d'eux, se trouve presque toujours une petite forge mobile, remplie d'un brasier rouge. La forge est continuellement nécessaire pour leur minutieux travail, puisqu'il faut, sur les trous pratiqués d'avance dans le fer, enfoncer d'énormes clous brûlants que l'on « rive » à blanc. Ce travail, avec le déploiement de

force qu'il exige, réchaufferait, paraît-il, les plus frileux. Aussi tous les ouvriers ont-ils refusé jusqu'à présent les vêtements en peau de mouton que M. Eiffel avait fait préparer pour eux. Dans l'après-midi, d'ailleurs, la température est très sensiblement modifiée, et de midi à cinq heures, le thermomètre, à 225 mètres, marque un degré au-dessous de zéro ou zéro degré. Il y a une différence de cinq ou six degrés de froid entre le sommet et le sol. Parfois même, quand le brouillard se maintient sur Paris, il fait plus chaud sur le sommet de la Tour que dans ses assises, parce que le sommet seul, planant au-dessus des nuages humides, reçoit directement les rayons du soleil. Il y aura à ce sujet de très curieuses expériences pour l'Académie des sciences, ainsi que le prévoit M. de Nansouty dans sa très curieuse histoire de « la Tour Eiffel », et dès demain des thermomètres seront placés, qui enregistreront toutes les températures aux différents étages.

Il y a donc peu d'ouvriers dans les grandes hauteurs. On ne voit pas sur ce gigantesque chantier les équipes nombreuses et bruyantes auxquelles l'imagination prête à l'avance un excès de mouvement, de bruit et de vie ; les équipes sont restreintes et muettes : le fer lui-même n'est plus bruyant et la raison en est merveilleuse dans sa simplicité : c'est à Levallois-Perret que tout se prépare, en effet, d'après les douze mille épures établies pour les douze mille pièces différentes qui composent la Tour. Chaque pièce est arrivée devant le pont d'Iéna, parfaite, entièrement terminée, avec son numéro d'ordre : chacune viendra s'ajuster sur la précédente ou s'accoler à la voisine exactement, mécaniquement, dans un ordre immuable ; et il ne doit plus y être pratiqué un seul trou de rivet. Donc pas d'outillage pour percer, pour aléser, pour cintrer ou pour rectifier sur place : tout a été prévu, combiné par l'ingénieur, calculé à l'aide de logarithmes avec une précision de un dixième de millimètre, et une montagne de dessins a préparé cette montagne de fer.

Là est le véritable triomphe de M. Eiffel, de son gendre M. Salles, et de tous ses collaborateurs.

Le chantier improvisé à deux cent cinquante mètres est des plus simples : à côté d'une machine à vapeur, chauffée jour et nuit, deux grues mobiles de douze mille kilos sont fixées sur l'un des montants qui doit supporter l'ascenseur. Ces deux appareils de levage grimpent en quelque sorte, se fauillent entre les arbalétriers en fer, tournent à droite, à gauche, en dedans, en dehors et puisent en bas, incessants, les immenses trainées de mé-

tal que l'on voit s'évanouir dans l'espace, puis se redresser lentement pour se fixer enfin à la place indiquée. La montée d'une seule pièce de fer exige une manœuvre de vingt minutes, y compris les relais, les arrêts, la levée des trappes et le transport intermédiaire sur les wagonnets.

Quant au danger que courent les ouvriers, il est infiniment moins considérable qu'on ne se l'imagine; pas un panneau n'est placé sans qu'un plancher provisoire ait été établi, muni de garde-fous et de claies : le plancher monte avec l'homme, le défend contre le vertige et lui assure la plénitude des facultés, la sécurité des mouvements. Seuls, les cinq ou six charpentiers qui ont la mission d'établir cette plate-forme volante sont exposés à des chutes; mais les précautions sont telles chez eux, que pas un accident ne s'est produit jusqu'à ce jour.

Quand on interroge l'un d'entre eux, il n'est pas difficile de démêler, parmi les sentiments confus qui les envahissent durant leurs longues journées de labeur et de fatigues, l'orgueil très légitime qu'ils éprouvent à travailler dans ces sphères qu'on avait jusqu'alors jugées inaccessibles à toute construction. Ils sont les premiers, en effet, qui aient eu ce courage et cette hardiesse dans l'inconnu, et ils semblent amoureux de cet arc-en-ciel gigantesque qu'ils façonnent peu à peu, qui domine les nues et reflète sur elles son ombre dorée.

Ils sourient et vous plaignent quand on leur demande si la Tour est bien droite : ils répondraient par un simple haussement d'épaules, si quelqu'un doutait devant eux de la beauté ou de la durée de l'édifice. La tempête peut passer, se ruer aux longs pans de fer, les attaquer de face ou de trois quarts, courir parallèle au sol ou pointer de haut en bas, qu'importe! Leur Tour impassible développera partout des résistances victorieuses : et si, par impossible, il fallait quelque jour l'aider à vaincre les vents, tout cela encore a été prévu, et dans chacun de ses sabots immenses a été logée une presse hydraulique assez forte pour soulever chacune des arêtes et la maintenir droite malgré tout.

Tout cela donne une crâne idée de l'homme audacieux et heureux qui a combiné, entrelacé, calculé dans ses plans sept millions de kilos de fer sans une incertitude, sans un mécompte, sans une erreur. Tout cela donne une crâne idée de notre temps, car l'imagination humaine ne peut rien enfanter de plus vaste que cet immense vaisseau bronzé qui semble jaillir du sol comme un bouquet de feu d'artifice, imposante manifestation de votre génie national. Et il a bien mérité,

lui aussi, de la patrie, ce petit Français couvert de laine et de loutre qui, le visage glacé et les mains bleuies, depuis le matin jusqu'au soir, nous forge des merveilles, tout là-haut, à vingt sous l'heure.

GASTON CALMETTE.

M. CARNOT A L'EXPOSITION

L'Exposition universelle a reçu le dimanche, 13 janvier, la visite du Président de la République. Les visites de cette nature ont un excellent effet; elles émoustillent tout le monde. Architectes, entrepreneurs et ouvriers se mettent à l'œuvre pour laisser aux visiteurs du cortège officiel une excellente impression. Il s'agit de démontrer qu'on sera prêt et aucun effort ne coûte pour cela. Au Champ de Mars cet effort a été moindre que dans certaines expositions analogues, les travaux ayant toujours été menés rondement.

Le Président de la République a visité toutes les parties de l'Exposition. Trois heures se sont écoulées depuis son entrée au pavillon de l'avenue Rapp jusqu'à sa sortie par l'esplanade des Invalides. Et trois heures durant il a marché à travers les palais, les jardins, les constructions de toutes sortes, s'arrêtant pour recevoir les explications de M. Alphand, les provoquant même, s'intéressant aux moindres détails techniques en ingénieur très au courant de toutes les questions se rattachant à l'art des constructions en fer.

Après une visite au palais des Beaux-Arts et une longue promenade à travers les galeries des Industries diverses dont l'installation est fort avancée, M. Carnot s'est dirigé vers la galerie des Machines, à l'entrée de laquelle l'ont reçu l'architecte et l'ingénieur de cette galerie, MM. Dutert et Contamin. Nous avons eu déjà l'occasion de dire tout le bien que nous pensions de cette partie de l'Exposition. Le Président a écouté les explications que lui donnait M. Contamin au sujet de la résistance des vingt fermes métalliques de 100 mètres de portée qui forment la gigantesque ossature de cette galerie. Puis le cortège, afin de jouir du coup d'œil d'ensemble de cette immense halle, a gravi un escalier en bois élevé contre le mur extérieur et donnant accès aux galeries du pourtour. Il faut dire, à propos de cet escalier provisoire, dont les marches reposaient sur de simples madriers de sapin, que M. Alphand l'avait fait construire pour la circonstance. Pendant la nuit qui avait précédé l'excursion présidentielle, des ouvriers en avaient construit de semblables de divers

côtés. Cela a permis à M. Carnot de quitter de temps en temps le rez-de-chaussée boueux et détrempé par la pluie et le dégel.

Notre dessin représente la descente du cortège officiel après sa visite aux galeries de pourtour de la halle aux machines. Aux côtés de M. Carnot se tiennent MM. Alphand et Floquet, et derrière le Président MM. Pierre Legrand, ministre du Commerce et de l'Industrie; Berger, directeur du service à l'exploitation de l'Exposition, et tous les fonctionnaires, tous les architectes, tous les ingénieurs, ayant contribué à l'édification des divers palais.

Le Président a ensuite visité la rue du Caire, puis le palais des Arts libéraux. Après s'être arrêté un instant au pied de la Tour Eiffel et avoir suivi M. Garnier à travers l'Histoire de l'habitation humaine, il est entré au Panorama de la Compagnie transatlantique, puis est monté dans un wagon de chemin de fer Decauville, qui l'a transporté jusqu'à l'esplanade des Invalides où sa voiture particulière l'attendait pour le conduire à l'Elysée.

LA PORTE PRINCIPALE DE L'EXPOSITION

Nous continuons notre revue des chantiers et des ateliers de l'Exposition, qui deviennent chaque jour de plus en plus intéressants. Les immenses échafaudages ont à peu près disparu partout; les galeries se sont dégagées, les dômes se sont dressés, et c'est presque sous leur forme définitive que nous avons à les présenter aujourd'hui. Il est curieux néanmoins de voir par quelles transformations auront passé toutes ces œuvres architecturales surgissant en moins d'une année du désert du Champ de Mars.

La porte principale de l'Exposition et son dôme dans leur état actuel nous ont semblé intéressants à ce titre, puisque nous en avons déjà donné le dessin d'après les plans de l'architecte. On se rend compte à la vue de cette photographie des moyens employés pour sa décoration et l'achèvement du campanile supérieur. Les abords en sont aussi très curieux. Là où dans quatre mois se presseront des foules endimanchées, des ouvriers taillent, scient d'énormes blocs de pierre. Au premier plan sont les fondations d'une des fontaines qui rafraîchiront de leurs eaux jaillissantes les parterres d'alentour. Allées sablées, gazons verts, corbeilles fleuries, remplaceront ce chaos. Notre gravure de ce jour sera alors un intéressant terme de comparaison.

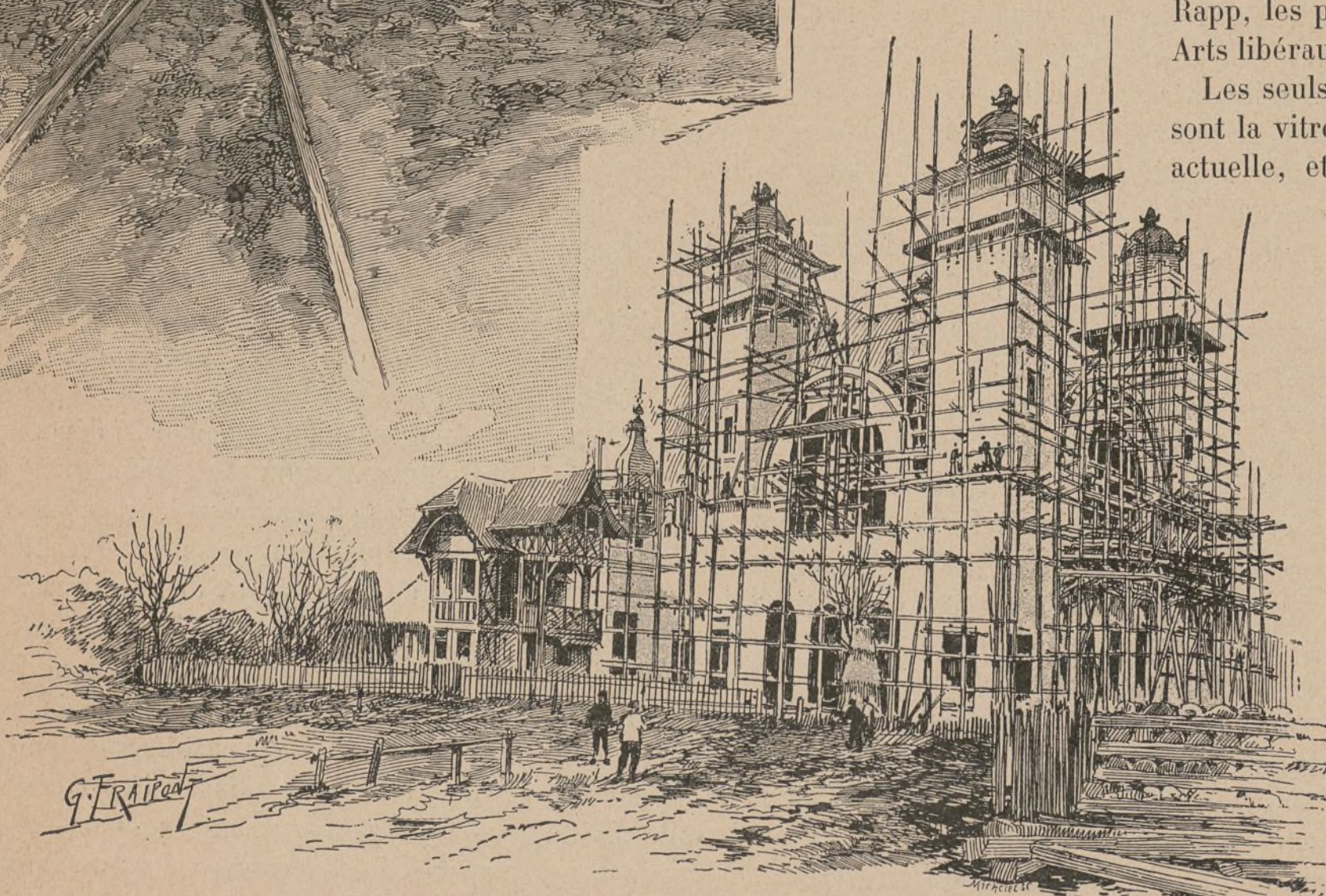
LES
TRAVAUX DU CHAMP DE MARS

Depuis le 1^{er} janvier, les nombreux exposants des galeries des industries diverses ont été officiellement prévenus qu'ils pouvaient commencer leurs installations particulières. C'est assez dire l'état d'avancement des travaux sur ce point du Champ de Mars. En effet, ce palais, qui comprend sept gale-



ries transversales attenantes entre elles et deux ailes de côté, est, en la plupart de ses parties, presque terminé. Il est coupé à son centre par la galerie de trente mètres qui conduira du dôme central au palais des Machines. Cette dernière galerie sera très curieuse. Chacune des portes qui s'ouvriront sur ses flancs pour donner accès dans les subdivisions industrielles sera construite avec les matériaux généralement employés dans chacune de ces subdivisions. Ainsi se dérouleront : la porte de la bijouterie, décorée de bijoux et qui occasionnera une dépense de plus de cent mille francs; la porte de la ferronnerie, toute en fer forgé et d'un travail merveilleux; celle extrêmement curieuse de l'exploitation des mines, etc., etc. C'est dans le principal corps de bâtiment que vont s'installer les diverses classes industrielles. Les ailes du côté de l'avenue de Labourennais et de l'avenue de Suffren sont réservées aux sections étrangères jusqu'au point où elles rejoignent, à la hauteur de l'avenue Rapp, les palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux.

Les seuls travaux restant à effectuer sont la vitrerie, qui prend fin à l'heure actuelle, et la décoration, en grande partie sculpturale, et pour laquelle on doit attendre le printemps. Toutefois, avant les récentes gelées, la galerie à jour qui se développe sur les trois faces intérieures du palais, servant ainsi de cadre à la terrasse, a pu être terminée. L'aspect est assez élégant. Le dessin que nous publions en reproduit la partie longeant l'aile gauche. Sous cette longue colonnade, qui joint au loin l'un des deux pavillons d'angle



LES TRAVAUX DU CHAMP DE MARS. — 1. Galerie des expositions diverses. — 2. Section égyptienne. — 3. Exposition de la Bolivie.



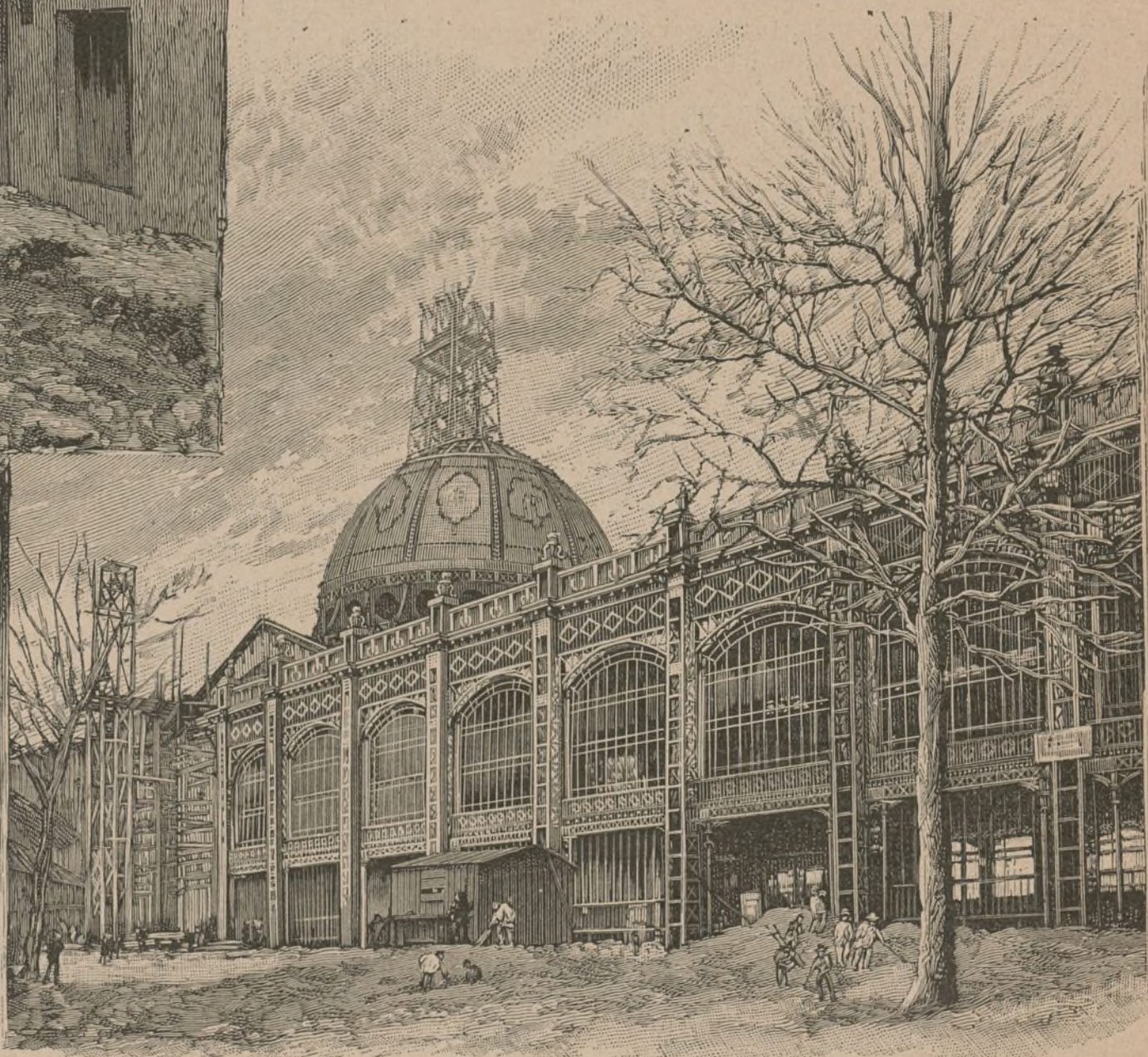
C'est là que va s'installer la section égyptienne. Dès maintenant, il suffit de s'engager un peu avant, entre les maisons aux murs crépis de teintes diverses qui forment cette ruelle, pour se croire égaré dans quelque merveilleux coin d'Orient, tantôt à l'entrée d'une mosquée vénérée, tantôt devant la boutique d'un parfumeur. Les constructions de la section couvrent 3,000 mètres. C'est sous la direction de M. Delort de Gléon, commissaire général, que les travaux ont été entrepris. M. de Gléon a longtemps habité l'Égypte. Pendant son long séjour au bord du Nil, il a recueilli, au cours de démolitions importantes qu'il dirigeait, une quantité considérable de matériaux : boiseries ouvragées, portes, *moucharabiés*, qu'il a pu merveilleusement employer ici à l'édification de cette nouvelle rue du Caire. Là, à côté du café avec musiciens arabes, se rencontrera le marchand dont les cuivres étincelleront, exposés extérieurement dans une *loggia*. Là, également, à côté du club où viendront lire

et se reposer les Égyptiens, s'ouvrira la devanture à claire-voie de la cantine des âniers, des *ammars*, comme on les appelle là-bas. Car il y aura des âniers dans la section, et aussi des ânes, de ces délicieux petits ânes d'Égypte à l'allure fringante et à l'œil vif. Les écuries construites sur les derrières des habitations abriteront cent de ces intéressants quadrupèdes qui, le jour, sous la conduite d'un *ammar*, promèneront à travers le Champ de Mars des enfants et des



du corps de bâtiment principal, sont établis des restaurants internationaux.

Nous l'avons dit plus haut, les expositions diverses et une partie des sections étrangères longent, dans l'aile droite du palais, l'avenue de Suffren à l'extérieur. Cette partie du Champ de Mars offre déjà le plus curieux aspect. Ici s'ouvre une rue étrange, aux architectures harmoniques, bien que heurtées comme sans ordre entre elles, aux portes basses et lourdes, aux balcons fermés de *moucharabiés* en bois sculpté, et que termine, au loin, un élégant minaret de 26 mètres.



LES TRAVAUX DU CHAMP DE MARS. — 1. Le Venezuela. — 2. L'Égypte : Une rue au Caire. — 3. Le Palais des Arts libéraux.

femmes. C'est au-dessus des écuries, dans un grand dortoir qui relie à l'intérieur tout un des côtés de la rue, que eurs cent gardiens coucheront. A peu près au centre de la section, une haute porte de mosquée donne accès dans le palais des Expositions diverses, sur l'emplacement où l'Égypte va établir son *bazar*.

C'est à l'extrémité du palais des Arts libéraux, vers la Tour Eiffel, que le pavillon de Bolivie se dresse. Quatre tourelles au milieu desquelles s'élève un dôme surmonté d'un lanterneau élégant, le composent. A ce carré s'adosse une construction plus basse, qui n'est que le prolongement de la construction sur une étendue presque aussi grande. La salle principale, située sous la coupole, est bornée à ses angles par les quatre tourelles. Elle mesure 19 mètres carrés. Un portique à trois arceaux, ouvert sur la façade y donne accès. Au-dessus du portique une large verrière déploie en forme d'éventail ses lames de verre. Au-dessus même de la verrière, au fronton, seront reproduites, sur un cartouche de stuc, les armes de la Bolivie. Au premier étage du pavillon, sous le dôme, une galerie sera établie. C'est là que seront installés, ainsi que diverses vitrines contenant de menus objets, les bureaux du commissariat. Au fond de la grande salle trois porches, disposés de même que ceux de la façade, ouvriront une deuxième salle aux visiteurs. Extérieurement, en bordure de cette salle, seront simulés des deux côtés de l'édifice des grottes et des jardins, où seront exposés les lamas et autres animaux du pays.

Dans la construction de ce pavillon, tout en pans de bois, briques et pierres, tout marche à souhait, et M. Fouquiau, architecte de cet édifice, espère l'avoir complètement terminé vers la fin de février.

Très avancé aussi est le pavillon, tout voisin, du Vénézuëla. Formé d'un rez-de-chaussée au côté gauche duquel s'élance une tourelle assez fine, il est couvert d'une terrasse dont la balustrade à elle seule est pour l'édifice un ornement. Un grand portique, surmonté de moulages décoratifs d'un grand effet, donne accès dans son unique salle. Celle-ci mesure 19 mètres de long sur 7^m,60 de large. Au fond est percée une porte donnant sur l'*atrium*, une grande cour vitrée qu'entoure une galerie couverte. Là seront exposées les matières premières employées par les indigènes dans leurs diverses industries. Une nouvelle porte vers la partie centrale de la galerie et l'on se trouve sur la façade postérieure de la construction, dont tout le gros œuvre est dès maintenant terminé.

C'est par un petit escalier tournant construit en dehors de la tourelle qu'on parviendra au belvédère qui la surmonte. Dans la même tourelle, à niveau de la salle d'exposition et communiquant avec elle, sera aménagé le salon de repos, prenant jour, par une large baie, sur les jardins. Enfin, un petit kiosque en bois peint, recouvert de tuiles de couleur, va être construit extérieurement, à l'extrémité opposée de la salle. Sous la forme d'un salon de consommation, cette annexe complétera agréablement l'élégant pavillon dont notre collaborateur Fraipont a si fidèlement retracé la silhouette.

On connaît déjà suffisamment le palais des Arts libéraux pour que nous n'en disions pas en détail la disposition architecturale. Mais il n'est peut-être pas inutile de signaler, surtout à cette heure décisive, l'extrême animation qui règne depuis quelque temps dans sa nef. Extérieurement ce palais est identique à celui des Beaux-Arts, qui, de l'autre côté du Champ de Mars, lui fait face. En revanche, l'aménagement intérieur des deux constructions diffère sur nombre de points. Pendant qu'au palais des Beaux-Arts, sous le dôme, on travaille actuellement au montage d'un escalier monumental qui doit donner accès aux galeries du premier étage, sous celui des Arts libéraux, les ouvriers assemblent les pièces de bois d'une large rotonde où sera installée, avec l'exposition théâtrale, celle des divers agrès propres à faciliter l'aérostation. C'est au-dessus de cette rotonde qu'un ballon gonflé à air naturel planera. De chaque côté deux galeries, également en bois, sont en ce moment montées. Une terrasse les couvre.

C'est dans ces galeries et sur ces terrasses que seront installées les dernières reproductions, réductions et scènes caractéristiques dans lesquelles les organisateurs se proposent de faire revivre l'histoire du travail dans le passé.

LE PANORAMA DU SIÈCLE

La curiosité mondaine est vivement piquée depuis quelques semaines par les récits des privilégiés, en nombre restreint, qui ont pu visiter la maquette du Panorama du XIX^e siècle exécutée par deux artistes de grande valeur, M. Alfred Stevens et M. Henri Gervex. On sait que la grande-duchesse Wladimir n'a pas voulu quitter Paris sans aller voir cette œuvre qu'on peut qualifier de gigantesque.

C'est en effet tout le XIX^e siècle qui défilera sur la toile panoramique, et non point par masses confuses, comme dans

les panoramas de batailles, mais personifié par des portraits tous ressemblants. On devine d'ici l'énormité de la tâche que se sont imposée les deux artistes.

Pour la mener à bien, il leur a fallu, comme ils le disent plaisamment, se mettre dans la peau de l'historien. Pendant de longs mois, ils ont pioché les annales modernes, ils se sont remémoré non seulement les faits et les dates, mais les détails de la vie sociale de notre pays. Ils ont feuilleté des milliers d'estampes, de gravures et de croquis pour revivre les cent années dont ils avaient à retracer la physionomie exacte. Rien ne leur a échappé des modifications de costumes des deux sexes. Le bavolet et la crinoline ont posé devant eux, de même que l'habit bleu à revers du roi Louis XVI, ou le petit manteau noir à plis des députés du Tiers-État.

Car c'est par 1789 que le siècle de MM. Stevens et Gervex ouvre sa marche, qui se termine en 1889, date de l'Exposition universelle où sera exhibé le Panorama. Le gouvernement a fait aux deux artistes la faveur méritée de leur accorder comme emplacement une portion du jardin des Tuileries, tout près du bassin voisin de la grille de la place de la Concorde. On ne pouvait faire un choix plus approprié à l'œuvre en elle-même qui a les Tuileries pour cadre.

L'antique palais de nos rois a eu beau, en effet, être détruit par la Commune, c'était encore lui qui symbolisait le mieux la France depuis cent ans. Mais les deux peintres n'avaient pas à le reconstruire sur la toile, car ils n'avaient pas à entasser leurs personnages dans un monument, mais bien à les faire circuler dans la liberté du plein air. Ils n'ont donc emprunté à l'architecture qu'une ingénieuse idée, à savoir des arcades très hautes sous lesquelles on distingue aisément les figures. Tout le reste du temps, les illustrations de la France moderne se groupent ou se meuvent dans le jardin des Tuileries, en pleine verdure, en plein soleil.

Ce qui plaît à première vue dans cette exhibition historique, c'est l'absence de bévues, de maladresses qu'on y constate tout de suite. Pas un seul anachronisme, pas une seule incongruité historique dans le groupement des personnages. Et Dieu sait pourtant que les erreurs étaient possibles, car les personnages représentés sont au nombre de mille à douze cents.

On comprend que nous ne les citerons pas tous. Bornons-nous à suivre, dans ses grandes lignes, le défilé de la maquette. Il s'ouvre, comme je l'ai dit, par les États-Généraux de 1789. Puis viennent les Girondins, suivis des terroristes,

Une Charlotte Corday, très belle, guette, avec son poignard, Marat causant avec Danton et Robespierre, comme dans la tragédie de Ponsard. Ensuite la grande épopée militaire de la Révolution et de l'Empire, avec les uniformes étincelants des officiers et des soldats. La revue des grenadiers passée par Napoléon I^{er} entouré de ses maréchaux, avec Marie-Louise, assistant à la cérémonie sous un dais rouge semé d'abeilles, est un morceau de peinture d'un grand effet.

Comme contraste à cette exhibition guerrière, la longue période de paix qui a suivi l'Empire se déroule dans le jardin des Tuileries avec ses orateurs illustres, les grands écrivains de la période romantique et les femmes célèbres : George Sand assise tête nue sous une statue, Rachel dans le peplum d'Athalie.

Puis, l'Empire et ses adversaires, le siège de Paris avec ses ballons et ses pigeons ; enfin, la troisième République avec tout un fourmillement d'antithèses, M. de Mun et M. Clémenceau, le duc de Broglie et Gambetta, et enfin le général Saussier et le général Boulanger.

C'est M. Sadi-Carnot, comme de juste, qui ferme la marche du siècle. A côté de lui, les illustrations vivantes à l'heure actuelle, toutes placées debout, sauf M. Chevreul qui a bien gagné le droit de s'asseoir. Mais, pour synthétiser en quelque sorte les cent années écoulées, les deux artistes ont eu l'idée de donner comme trait d'union aux deux siècles l'homme qui est né quand « le siècle avait deux ans ». Victor Hugo est représenté en costume de bourgeois, avec ses cheveux blancs, devant un monument figurant la France, aux deux côtés duquel s'élèvent deux statues représentant : l'une, le Travail ; l'autre, la Défense de la Patrie.

Telle est, dans son ensemble, la maquette du grand Panorama qu'on ira voir aux Tuileries cette année. Les figures actuellement sont au huitième. C'est dans quelques jours que, cette première œuvre terminée, MM. Stevens et Gervex travailleront à l'agrandir sur la toile panoramique.

Nul doute que, sous cette nouvelle forme et cette fois définitive, la belle conception des deux collaborateurs ne se trouve réalisée avec une véritable perfection artistique. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle leur fait assez d'honneur pour leur mériter une bonne place parmi les artistes illustres figurés dans leur Panorama.

FONTENEILLES.

LE PAVILLON DES FORÊTS

A L'EXPOSITION

C'est au milieu de la forêt de Fontainebleau, au carrefour de la croix de Toulouse, que se construit en ce moment de toutes pièces le Pavillon des Forêts qui s'élèvera au Trocadéro pour l'Exposition de 1889.

Le sciage des gros arbres et l'équarrissage sont commencés depuis une quinzaine, mais ce n'est là qu'une minime partie du travail. Ce qui est curieux et ce en quoi ce Pavillon différera absolument des chalets construits jusqu'à ce jour, c'est la décoration extérieure.

Elle sera faite exclusivement en rustique, c'est-à-dire en panneaux de bois *non écorcés*, provenant des coupes de la forêt de Fontainebleau. Tout dans ce pavillon sera en bois, même les toits qui seront faits de milliers de planchettes de chêne découpées.

La construction, non compris les annexes, occupera une superficie de 43 mètres sur 37 ; son élévation sera de 20 mètres — le coût en sera de 110,000 francs. Entreprise par M. Lecœur, les plans en ont été dressés par M. Leblanc, architecte, sous la direction de M. de Gayffier, conservateur des forêts à Melun, qui a déjà été chargé de l'organisation de l'Exposition forestière en 1867 et 1878. Il sera employé pour ce travail environ 1,800 mètres cubes de bois entièrement pris dans la forêt de Fontainebleau, où se fera la construction complète ; une fois terminées, les diverses parties seront expédiées à Paris, au Champ de Mars, à la fin du mois du même nom, pour y être assemblées et montées. Un portique et une partie de la façade, faits comme modèles à la Croix de Toulouse, donnent une idée exacte de ce que sera cette très originale construction.

La grande galerie du bas, autour de laquelle sera ménagé un promenoir, formée d'arbres et de panneaux très divers « sur peaux », sera entièrement polychrome, grâce aux teintes diverses qui se mettront l'une l'autre en valeur. De loin les colonnes, avec leurs chapiteaux, formées de chênes, de hêtres et d'érables entiers non écorcés, joueront le marbre. Par l'appareillage, le choix des proportions et des motifs d'ornementation, M. Souc, l'intelligent constructeur, arrivera certainement à un effet très curieux et inconnu.

A certains endroits, l'un à côté de l'autre, pour mieux faire ressortir les différences, on placera des panneaux de bois sains et d'autres attaqués par les insectes parasites : — impossible de pousser plus loin la passion du naturel.

Ce chantier occupera jusqu'au mois de mars une cinquantaine d'ouvriers venus pour la plupart du Morvan et de l'Auvergne. Aucun ne loge en forêt ; chaque soir, après journée faite, ils regagnent les villages environnants, Avon, Boisle-Roi et Samois, où ils sont installés.

Le travail se continue avec activité et intelligence, et tout fait présumer que l'exposition des collections forestières, particulièrement intéressantes en France, un des rares pays possédant des essences si diverses de bois, sera de tous points réussie. Installés dans ce local original, produit de notre industrie nationale, les spécimens et ouvrages exposés ne manqueront pas d'attirer doublement l'attention des visiteurs.

C'est l'État qui fait les frais de cette Exposition forestière.

B.

LA POLICE A L'EXPOSITION

M. Berger, commissaire général de l'Exposition, a écrit en janvier à M. Lozé, préfet de police, une longue lettre dans laquelle il lui fait connaître que les gros travaux de l'Exposition étant sur le point d'être achevés, il y a lieu de constituer le service de police spécial qui doit fonctionner pendant toute la durée de la grande fête internationale de l'industrie.

M. Berger divise, en effet, l'Exposition en trois périodes : la période de manutention et d'installation des produits, qui va du 1^{er} février au 4 mai 1889 ; la période d'exhibition, du 5 mai au 31 octobre, et la période d'enlèvement, qui ira du 1^{er} novembre 1889 au 1^{er} janvier 1890.

Il fait observer que l'Exposition actuelle, occupant un périmètre beaucoup plus grand que les années précédentes, le nombre des agents doit être augmenté en proportion.

« En 1878, dit-il, l'emplacement occupait 691,930 mètres carrés, et le service était fait par 730 agents, dont 77 de la sûreté, plus 61 hommes de la garde républicaine. Il durait de huit heures du matin à six heures du soir.

« En 1889, nous avons 843,590 mètres carrés, et on compte donner des fêtes de nuit. Il faudra donc pour la journée, c'est-à-dire de huit heures du matin à six heures du soir, un effectif de 890 agents, dont 89 de la sûreté, plus 75 gardes républicains, et pour le soir — de six heures à onze heures — dans les 541,930 mètres carrés où le public sera admis, 286 nouveaux gardiens de la paix et 50 hommes de la garde.

« Dans cet effectif, les cadres, officiers et sous-officiers, ne sont pas compris... »

Ces chiffres ne sont, bien entendu, que pour la deuxième période, celle de l'Exposition proprement dite. Pour y arriver, M. Berger demande qu'on débute par mettre à sa disposition, le 1^{er} février, 450 agents dont le nombre sera augmenté de mois en mois jusqu'au maximum réclamé. A partir du 1^{er} novembre, par contre, on diminuera le personnel de mois en mois également, jusqu'à décembre, époque où on reviendra à l'effectif du début.

M. le préfet de police a examiné la question et, malgré tout le désir qu'il pouvait avoir de satisfaire le commissaire général, il a dû compter avec les ressources dont il dispose. Il était impossible de dégarnir Paris, au moment où sa population sera doublée, d'un service qui, en temps ordinaire, n'arrive que par de véritables efforts à être suffisant. Les chiffres ont donc été discutés avec M. Caubet, et voici, mois par mois, l'effectif qui sera accordé :

Février. — 1 officier de paix, 1 brigadier, 8 sous-brigadiers, 120 hommes.

Mars. — 2 officiers, 2 brigadiers, 20 sous-brigadiers, 300 hommes.

Du 1^{er} avril au 4 mai. — 2 officiers, 2 brigadiers, 30 sous-brigadiers, 450 hommes.

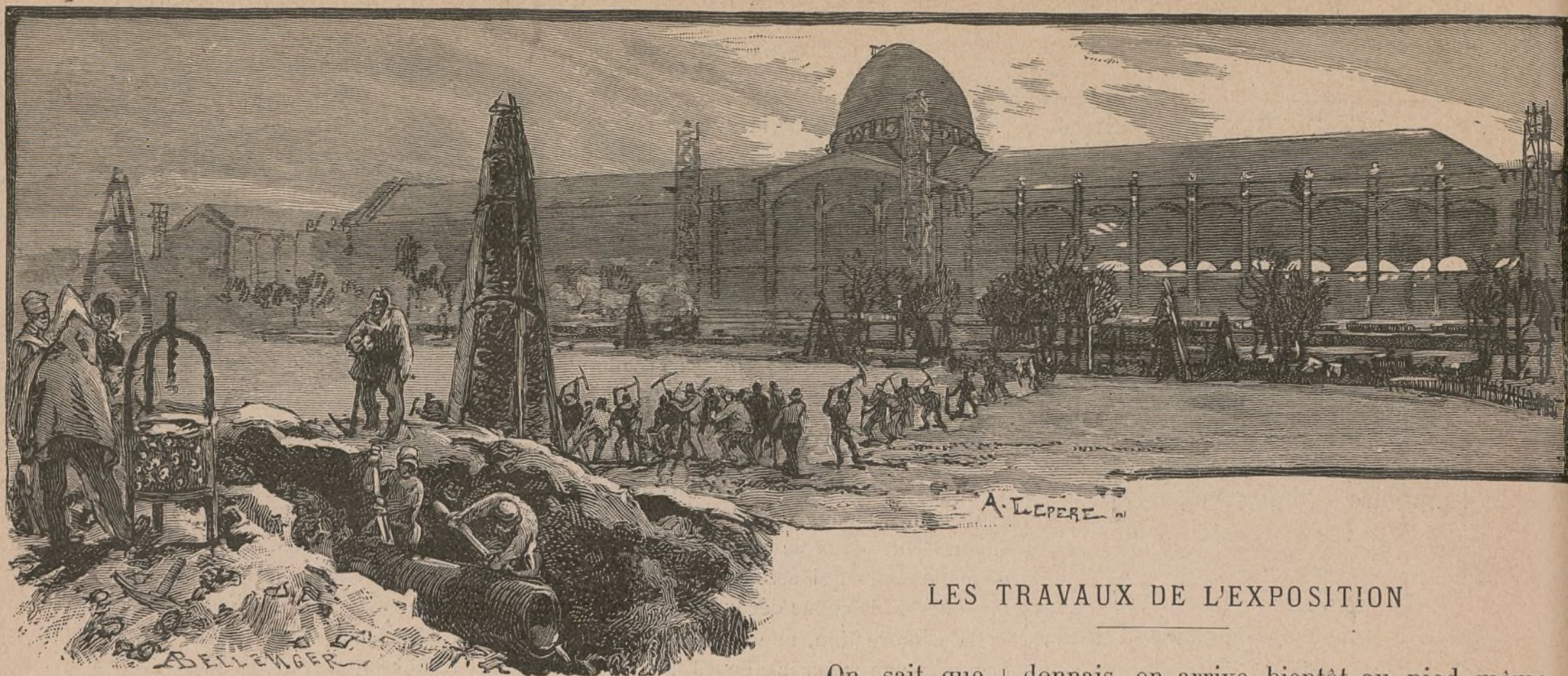
Du 5 mai au 5 novembre. — 4 officiers, 4 brigadiers, 52 sous-brigadiers, 800 hommes. Plus 2 lieutenants, 4 sous-officiers, 8 brigadiers et 125 hommes de la garde dont 75 faisant le service de midi à six heures, et 50 de six à minuit.

Du 6 au 30 nov. — Même effectif qu'en avril.

En décembre. — Même effectif qu'en mars.

Du 1^{er} au 31 janvier 1890. — Même effectif qu'au début.

En ce qui concerne le service de la sûreté, il fournira, du 5 mai au 5 novembre, un commissaire-inspecteur principal, 2 brigadiers, 4 sous-brigadiers et 60 inspecteurs.



DANS LE JARDIN.



LA CITE DES HABITATIONS HUMAINES, RESTITUÉES PAR M. CHARLES GARNIER

LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION

On sait que la partie centrale de l'enceinte réservée, au Champ de Mars, à l'Exposition de 1889, bordée sur trois faces par une balustrade de pierre formant terrasse, sera occupée en partie par le prolongement d'une fontaine monumentale due à M. Coutan, et surtout par des jardins. C'est ce que l'on appelle déjà le Jardin central.

Au milieu, dans l'axe de la tour et du dôme surmontant le palais des Machines, sur un large plan bordé de magnolias, se développeront de superbes parterres français, des pelouses émaillées de nos plus belles fleurs. Les deux larges avenues qui se déroulent sur les flancs de ce carré long le séparent de la partie boisée des jardins déjà dessinés et plantés, qui longeront en contrebas la terrasse, au pied même des palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux.

En suivant l'avenue de la Bour-

donnais, on arrive bientôt au pied même de la tour Eiffel, où l'on trouve, longeant la Seine, cette si intéressante restitution de M. Ch. Garnier, la cité des habitations humaines, aujourd'hui terminée et dont récemment nous avons publié le programme et les plans.

C'est des deux côtés du pont d'Iéna que s'étend cette cité. En amont du pont, côté Paris, c'est l'âge du bronze, celui de la pierre polie, l'époque du renne, de la pierre éclatée, des abris sous roches. Puis, ce sont les cités primitives, vrais villages bâtis sur pilotis au-dessus des eaux des lacs.

Ensuite, viennent, en remontant vers le pont, l'habitation égyptienne, la syrienne; l'habitation des Hébreux, qui prend, avec sa porte en triangle tronqué, des allures légèrement égyptiennes; la maison étrusque et la maison pélasge, le palais indou et ses tours élégantes, l'habitation persane, les huttes et les grottes gauloises, l'habitation gallo-romaine et celle des Huns.

Le pont dépassé, l'œuvre se poursuit, et nous trouvons auprès des spécimens des grandes architectures moyen âge, Renaissance, phénicienne, égyptienne, primitives, indoue, hébraïque, gauloise, étrusque, tout un groupement de huttes et de constructions des peuplades sauvages. C'est là aussi que s'élèvent les habitations scandinave, byzantine, slave, russe, arabe, soudanaise, japonaise, chinoise, mexicaine, lapone et autres.



ed même
longeant
stitution
abitations
et dont ré-
programme

l'éna que
pont, côté
lui de la
e, de la
hes. Puis,
s villages
eaux des

tant vers
e, la sy-
eux, qui
e tronqué,
ennes; la
élasge, le
es, l'habi-
es grottes
maine et

dépassé,
oursuit, et
auprès des
s grandes
s moyen
ce, phéni-
enne, pri-
e, hébraï-
étrusque,
ement de
construc-
lades sau-
aussi que
abitations
byzantine,
rabe, sou-
aise, chi-
ne, lapone



AU SOMMET DE LA TOUR EIFFEL : LA DESCENTE DES OUVRIERS.



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE VISITANT LES TRAVAUX DE L'EXPOSITION.

Scaux. Imp. Charaire et fils.

